

POUR MAURICE BLANCHOT

Comment dire sa *re-connaissance* à celui que vous – ou plutôt votre pensée ou bien votre entendement – n’êtes même pas sûr de *con-naître* ? Celui que connaître en le saisissant, vous n’y réussirez à coup sûr d’aucune sorte: ni de près ni de loin, ni par un détour ni en prise directe, ni en tant que *quelqu’un* (on ne sait quoi en lui s’y oppose) ni – mais le voudrait-il vraiment? – comme presque *personne* ou personne tout court. Que ceci puisse être dit de chacun et de n’importe qui n’enlève rien à la singularité de ma perception. Comment donc connaître – pour savoir reconnaître – ce qui n’aura jamais été atteint? Et ceci dans ses traces même, dans ses *ornières*, fussent-elles profondes et brûlantes.

À moins que ce ne soit le cœur qui connaît, que ce ne soit dans le cœur qu’aurait lieu cette rencontre de connaissance. Dans cet *intérieur* (mot usé plus que tout) qui n’est nullement fermé à l’*extérieur* (mot pléthorique à l’excès) et qui non seulement reste aux écoutes, qui, peut-être sans yeux, regarde dehors mais qui, dans toute sa nudité, se trouve *déjà* dehors, *en même temps* dedans et dehors (c’est ainsi qu’il «se déchire»), avec ce qui, par lui, *con-naît* c’est-à-dire *naît ensemble*.

Naissance tout autre que, par des voies plus sûres, celle de vous-même et du monde: monde *con-nu par saisie*... et qui vous saisit, corps et âme, à son tour. Tout autre réciprocité; pas de préhension ici, de deux côtés, ni *com-préhensive*, ni même *com-passionnelle*: chaleur froide! Moment étrange, moment d’exception où l’on est, en commun, *sans qu’on sache qui des deux porte le poids du connaître*, en deçà et au-delà, encore dans la nuit, déjà dans la lumière, presque les mêmes, presque les différents, bien plus et bien moins que ce «Je et Tu» d’où jaillit, semble-t-il, une source de tout dialogue.

Car ce n’est tout de même pas du dialogue qu’il s’agit en ce moment plus bref mais plus obstiné que n’importe quelle durée. Ni de celui sans doute, trop abrupt, une fois pour toutes (quoique repris à perpétuité), entre une bête du lieu à moitié humaine et un homme hors venu à moitié animal qui répond à l’énigme par le *choix* – meurtrier et coupable – *du genre*. Ni d’un autre, décisif dans sa monotonie, quand l’un, on ne sait d’où, demande crûment: «Qui es-tu?», – et l’autre, à sa place, – *choix sans choix, nom sans nom*, – n’a que cette seule réponse: «Toi», si ce n’est «Toi, Seigneur». Ni de celui enfin, tantôt leçon de la sagesse, tantôt gymnastique de la sainteté, où sans apercevoir personne derrière la bouche qui nous interpelle nous *n’avons*, perdus dans l’illimité, *d’autre choix* que de lui faire en réponse cet unique écho: «Personne».

Je voudrais éviter ici toute polémique. Cette absence concentrée, ce «personne», fût-elle considérée en tant qu’une personne dans sa pauvreté absolue, cela ne changerait, je crois, strictement rien et ne nous approcherait de ce *moment du con-naître* recherché. Car là il s’agit plutôt d’une richesse et si ce n’est pas une richesse que ce soit alors un simple surplus – mais surplus non seulement résistant: tout à fait irréductible. *Naître ensemble, naître con-nu*, le plus nu même qui soit, cela fait toujours deux, ces deux qui déjà différent, fussent-ils, et c’est le cas, indivisiblement semblables, voire les mêmes

comme deux frères siamois. *La naissance déchire* ; et là c'est une double rupture. Dououreux? Peut-être. Mais ce n'est pas l'enfer. Ce n'est pas non plus le paradis qui fait mal en se cachant dans l'ombre de la déchirure, ces ténèbres égalisatrices. Ni l'un ni l'autre n'ajoutent rien à eux-mêmes et leur couple, à d'autres moments passionnel, reste cette fois hors du jeu, stérile.

Cette précision qui s'impose, je la dis pourtant entre parenthèses. L'essentiel du moment reste ailleurs. Que chacun de ces dialogues ne le soit qu'à peine, même si tout dialogue s'y trouve en germe, voilà qui, Dieu, homme ou personne, toujours dans un espace de tautologie, me semble ici le moins important. Moment *donc* où la question même: «Qui es-tu?», puisse-t-elle être formulée, paraîtrait déplacée, incongrue, monstrueuse, inepte (c'est ailleurs que le monde nous la pose). Simple, si simple moment de cœur où l'on doit en naissant, tout nu et déjà tourné vers le déclin, se connaître sans mots et sans faute.

Mais comment alors, j'y reviens, exprimer sa reconnaissance?

La poésie a cette intonation qui sait la dire, son *con-naître à répétition*. J'essaye d'être précis: c'est bien l'*in-intonation* (comme on écrirait: *l'in-fini*) qui la porte en disant, qui n'a besoin de rien *ex-primer* et non pas le *ton* qui n'en est pas capable (fût-il instrument d'utopie orphique), s'il ne fait, privé d'intonation, le contraire. Poésie qui *con-naît avant*, avant même que le signe ne soit pleinement signe et ne retrouve son signifié, poésie qui discerne là où tous les chats sont gris, celle surtout qui, dirait-on, «ne repose sur rien».

L'amitié, l'ami ont cette intonation, et celui peut-être avant tous les autres qui aurait assez de force pour, nous dit-on, quitter la vie «en la bénissant plus qu'en l'aimant».

Mais la pensée? Pensée d'intonation? Qu'en resterait-il si, errant dans le corps comme on erre de par le monde, le cap et le sens à venir, elle devait, *pressée par le cœur*, dévier vers lui et en lui disparaître? Qu'est-ce qu'elle reconnaîtrait si, avant même d'être pensée comme une pensée, elle devait ensuite en resurgir tout «imprégnée» – mot pris, non sans dégoût, dans son acception la plus matérielle – de poésie et peut-être d'amitié, mais surtout de leur *propre sens à venir*, autrement redoutable?

Car ce n'est pas tant la voix ni ses modulations qui nous égarent (même Socrate se promenant dans le *Phèdre* l'accepte plus ou moins), c'est plutôt ce qui la traverse et déchire. Ne l'a-t-on pas vu? Ce n'est pas la *pensée tonale* (elle du moins sait parfois être sainement tonique) qui nous plonge et nous noie dans le délire; c'est précisément la *pensée d'intonation* ! Dois-je m'excuser, encore plus que pour toutes ces analogies et métaphores, d'avoir perdu la raison à cause de ce qui, *toujours déplacé*, les traverse, ce désastre en mouvement, cette hâte d'en finir et qui *veut* pourtant, dans un instant de rupture, avoir le *temps de connaître* et même l'interminable *pouvoir de reconnaître* ?

Cet instant qui serait tout le futur revenant... Lui qui ne sait que différencier, qui ne fait *hic et hunc* que vouloir et promettre, comment donc se surpasserait-il lui-même si dans ce qui revient, il avait tout son temps, voire contenait *tous les temps* ? Promesse toujours vide, sans cesse renouvelée, rien qu'une *promesse de sens et de visage* (est-ce pourtant si peu?); promesse là justement où tout s'embrouille, où dans le bruit et la fureur, il n'y a, selon le mot de Pasternak, que des *copies* ou des *simulacres*, elle fait penser à celle du Dieu d'Apocalypse qui, avec une «épée acérée» sortant de sa bouche («à double tranchant») *divise*, discerne dans l'indifférencié de sa propre voix et de ce qu'elle porte («comme la voix des grandes eaux»)..

La *folie du jour*, de ce Jour qui, comme dit Lévinas, «ne passe pas», vient-elle de la

pensée – d'une pensée cette fois – plongée irrémédiablement, telle une fin sans fin, dans l'épreuve de l'intonation?

Restons donc un peu auprès de cette écoute. Lorsque celui dont je veux parler (chez lui ce serait peut-être: «On parle sans parler») vous dit, un jour de malheur, en toute simplicité: «Comme je pense à vous», – vous devez être sûr, mais sûr absolument, que *de tout son cœur* il pense *en con-naissant*, en naissant avec vous, d'un seul coup, «côte-à-côte» – sans pouvoir toutefois (j'y reviens encore car c'est cela qui fait vivre sa pensée) vous saisir ni toucher, ni même approcher comme en a l'habitude le *connaître qui sait*. Séparé de vous – telle est cette seconde rupture – non de quelque intervalle mesurable mais déjà d'un abîme sans mesure commune, d'un oubli plus profond que toute «non-mémoire» – ou de ce qu'il appelle le Neutre.

Moment extatique sans issue, moment de chaleur remplie de tristesse, moment, *en un mot*, de rencontre et d'adieu où, ne fût-ce que ce seul instant – mais dont l'écho en vous se prolonge, – l'autre vous rend, quelle que soit son idée de départ (celle peut-être des ténèbres n'enveloppant personne sauf une communauté de nos misères), bien plus que votre irréductible liberté ou tout éventail de vos différences. Il vous rend, avec son *connaître du cœur*, tout ce que, dans l'abîme, à travers l'oubli, le cœur même *ne distingue plus*: cet *inconnu* pluriel, cette multiplicité d'être ou de ne pas être qui (et c'est là son secret d'homme entier) résident déjà dans sa *pensée multiple*... si ce n'est *déchi-rée* comme le cœur lui-même.

Comment alors, en ce moment, dialoguer (avec vous ou Kafka, Rilke, Mallarmé...)? Le dialogue d'ailleurs n'est-il toujours pas tel amoindrissement de l'un et telle élévation de l'autre ou sinon leur annihilation mutuelle? Et pourquoi, enfin, le dialogue si dans son monologue interminable, d'une stupeur à l'autre, toujours plus grande, quelles que soient ses interrogations, il n'espère jamais – le veut-il? – obtenir, à la place de celui qu'il approche, quelque réponse ou quelque vérité? Ce qu'il cherche, *à travers ce qu'il lit*, c'est la stupeur *devant ce qui s'écrit*: en ce moment même et de deux côtés. Stupeur peut-être partagée mais nullement dialoguée ni, malgré les apparences, dialectique, puisque (et c'est le secret de sa connaissance d'humble taupe persévérant) devant autrui il avait dès le début choisi l'impossible: ce *pluri-*, *multi-* ou *poly-logos* qu'il tient absolument à vous rendre.

Ce n'est pas d'un saint que je parle. Je veux parler d'un ami qui connaît.

Ce qu'il vous rend est-ce qu'il vous l'a pris? N'est-ce pas plutôt ce que vous lui donnez? Si donc la chaleur lui revient, si le poids de ce connaître se partage lui aussi, ce n'est pas tellement ni principalement parce que ses livres vous ont marqué, que vous lisez souvent ses lettres, que l'amitié a fait toutes ses preuves, mais parce que, en ce moment, dans sa pensée, avant toute chose, vous êtes justement *celui qui con-naît*. D'où, au fond de l'instant, la perpétuité réciproque, source de la *re-connaissance* et de son *in-tonation*. N'a-t-il pas lui-même deux mains qui écrivent et deux visages qui ne percent jamais de dessous de ses deux écritures? Si dessous il y a... Tout est dit dans son dit, tout au long de son dit, quoi qu'il n'en finisse de finir. Et si mon propos s'applique à tant d'autres, si le Visage du Monde lui-même n'a ni cachettes ni dessous... tant mieux! On se connaît donc, on est du même instant, on peut toujours *re-con-naître*...

Pourvu que (car devant le *visage* qui s'ouvre, pour une *réciprocité plus juste*, cela aussi doit être dit) ce ne soit pas, dans un mélange de genres, cette morne reconnaissance d'inertie, de routine et de ressassement temporel nauséeux... On pense à Rim-

baud, son *autre* voulu et son *je* devenu; à Lermontov, à peine parti et déjà s'exclamant pour prévenir, d'un lieu aussitôt vide, ses lieux ou *ses moi de passage* à venir: «Je ne suis pas Byron, je suis un autre»; on remonte à Kafka, à ses interminables réserves, tous ces *pourtant* et *néanmoins* qui repoussent les frontières de l'altérité jusqu'à la nudité extrême; on se souvient de cet étrange conteur de Dostoïevski qui, dans les *Démons*, démarche semblable, multiplie ses *oui mais*, ses corrélations, restrictions, démentis, équivoques de commérage si bien qu'au lieu de «découvrir ce qui était caché», c'est le non-caché, le plus nu qu'il réduit à l'état d'incessante métamorphose. Torrent noir tourné vers l'avenir, promis à la fin où il puise sa force – et qui n'en finit pas de discerner dans son flot. Or la fin, le désastre est là, chaque instant, et le discernement se produit non *du fait* d'une quelconque polysémie qui se révélerait avec le temps, mais *dans l'éventualité* de ce nœud de polymorphie ou de polyvalence qui tend (vainement ou non, peu importe) à s'exclure du temps ou bien à l'annuler...

Car même si tout se répète et se vaut, la pensée du cœur, *pensée d'intonation*, a ses droits qu'elle impose quand elle veut: une reconnaissance *autre*, sans cesse *autre*, jusqu'au bout (si seulement quelque *bout* pour les deux il y a), où chacun en soi-même, de soi-même, *envers l'autre*, diffère à tel point qu'il n'a peut-être plus rien, ni le monde ni la vie, en commun avec l'autre. Rien de commun donc puisque toujours *en avant* – mais *en avant* «sur place» et «dans tous les sens»... d'où, au fond même de l'amitié, tant de malentendus, de drames, d'irritation; et au fond de la poésie, cette inépuisable haine de la poésie (qui devrait un jour se terminer mal). Rien, mais absolument rien... sauf cet instant de connaître et de reconnaître où la communion, à travers même ce rien, *discernée autrement*, reprend souffle.

Vadim Kozovoï